

Nicolas Tremblay, Gabriel Anctil, François Gilbert

Marie-Michèle Giguère

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2012). Compte rendu de [Nicolas Tremblay, Gabriel Anctil, François Gilbert]. *Lettres québécoises*, (147), 24–25.



NICOLAS TREMBLAY

Une estafette chez Artaud : autogenèse littéraire

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, 218 p., 25 \$.

Délicieux délire biographique

Hallucinant exercice de style retraçant le parcours de l'écrivain et poète français Antonin Artaud. Surréaliste et éclaté à souhait, ce premier roman est bricolé de couches multiples qui sont autant de bonbons effervescents pour l'esprit.

Nicolas, grand lecteur d'Antonin Artaud, un poète européen du Vieux Monde reconnu aujourd'hui pour sa folie, ce qui discrédite bien sûr sa mémoire. (p. 19)

Une estafette chez Artaud, c'est bien plus qu'un portrait éclaté de l'homme de lettres et d'idées Antonin Artaud, à qui l'on doit notamment le concept du théâtre de la Cruauté : c'est un ovni littéraire décalé et ô combien rafraîchissant. Un exercice à la fois soigné et très libre, touffu, dense et pourtant joyeusement délirant.



Il est ici question de la métamorphose d'un personnage — Nicolas Tremblay, éponyme de l'auteur, mort « à l'aube de la quarantaine » en 2015 — en Artaud, toutes références kafkaïennes assumées. Et pour compliquer les choses, le prologue présente le point de vue du petit-fils de Nicolas Tremblay. On y découvre au passage un monde futuriste où la grossesse naturelle est barbare et les livres de papier, d'un autre temps, brève incursion dans le futur avant de se plonger dans le passé avec le portrait d'Artaud, qui vécut de 1896 à 1948, et dont l'existence fut marquée notamment par de longs séjours en institut psychiatrique.

Le ton est vite donné : le lecteur devra s'accrocher, demeurer attentif, car le roman évolue rapidement et se permet toutes sortes de digressions savoureuses. Dans une orgie de stimulations intellectuelles, on découvrira, en plus de celui d'Artaud, le parcours de Nicolas Tremblay — toujours le personnage —, ses études à l'Université populaire de Chicoutimi, ses relations avec le milieu littéraire — oh, la joyeuse description du monde de l'édition ! — et son incursion en boîte olympique, où il sera entre autres messager « chargé de transmettre le résultat à l'annonceur », c'est-à-dire estafette.

Sous la plume hyperactive de l'auteur, les références — de la Rome antique au surréalisme en passant par le théâtre d'Alfred Jarry — pétaradent dans tous les sens. Il y a ici quelque chose de psychédélique : les sensations se multiplient, se décuplent et explosent dans tous les sens. Pourtant, on ne se sent jamais enseveli sous les informations chronologiques ou théoriques : on est face à une œuvre intelligente sans être prétentieuse, instructive mais jamais académique.

La passion de la littérature s'observe aussi par la diversité des formes : tantôt un extrait d'un livre fictif (*Mémoires d'un éditeur*, de Gaëtan Lévesque), ici quelques extraits de poésie, de notes de cours ou encore une lettre. Le sous-titre de l'épilogue est « travail de fin de session ». En tournant les pages, en découvrant toutes les libertés qu'il s'est données pour construire ce livre plein d'esprit, on imagine le plaisir qu'a eu l'auteur à bricoler ce premier opus fort prometteur. Si ce n'est pas le cas, eh bien le nôtre, notre plaisir, demeure intact.



NICOLAS TREMBLAY



GABRIEL ANCTIL

Sur la 132

Montréal, HélioTropé, 2012, 520 p., 26,95 \$.

Roman-fleuve Saint-Laurent

Roman initiatique qui s'ancre dans le Bas-du-Fleuve et dans l'identité québécoise, *Sur la 132* a des odeurs de marées basses, de repas mitonnés maison et de soirées qui s'éternisent à se dire les vraies choses.

Pendant un instant, l'idée de filer jusqu'à Montréal me traverse l'esprit, mais je ne pourrai fuir mes fuites éternelle-ment. (p. 156)

Un professionnel de la publicité ayant du succès, un joli appartement et une blonde plus que désirable décide, soudainement pris d'un haut-le-cœur grandiose, de quitter son emploi et la métropole pour un coin de province où il n'a jamais mis les pieds mais dont est originaire son grand-père. Cette proposition, elle pourrait évoquer du déjà lu, déjà-vu. Pourtant, le premier roman de Gabriel Anctil transcende les clichés et les lieux communs et construit autour de cette prémisse une œuvre intelligente et singulière.

Théo a eu de la chance. Ou du talent. Recruté comme stagiaire auprès de son idole, il a vite gravi les échelons, voyagé à travers le monde, multiplié les réussites publicitaires, au point que les jeunes stagiaires rêvent maintenant de travailler auprès de lui. Jusqu'à ce qu'il se désintéresse tranquillement des soirées branchées que sa blonde Laurie aime tant courir, puis de la campagne de publicité qu'il doit rendre incessamment. Son monde est futile et, après s'être laissé enivrer par son opulence, il est maintenant dégoûté par sa vacuité.

Théo loue, sans l'avoir visitée, une maison à Saint-Simon, près de Trois-Pistoles, puis prend pour la première fois de sa vie la route à l'est de la ville de Québec. Agrémenté de la présence de deux « pouceux », son voyage marque le début d'une transformation, d'un rythme de vie nouveau : soirées de hockey dans un bar de Trois-Pistoles, découverte de la littérature québécoise et de la chanson country, discussions



GABRIEL ANCTIL

parfois surréalistes avec Steve. Constamment en crise parce qu'il ne sait pas où est sa blonde, Théo se fabrique un quotidien dans sa nouvelle demeure, même s'il se permet quelques appels à Montréal, question de prendre des nouvelles de Laurie et de tenter de la convaincre de venir passer la fin de semaine.



Il y a quelque chose de profondément touchant dans l'évocation de cet enracinement sincère dans cette petite ville. Même si, comme le lui rappelle Steve, « si tu viens pas de Saint-Simon, ben t'es un étrange pis t'es pas dans même gang qu'les locaux », la vie que se bricole Théo dans cette bourgade semble plus enracinée, plus ancrée dans le réel, que celle qu'il menait auparavant.

À l'image de cet aparté loin de chez lui que s'offre Théo, le roman prend son temps. Une partie de hockey, un souper entre voisins, un joint sur le bord de la route: tout peut s'étendre en pages et en pages. Rien ne presse. Cette lenteur est ici réussie parce que les personnages sont tout en relief, en couleurs et en nuances. On les voit évoluer, avec les manies et les travers qui les rendent sympathiques, comme on voit les contours de cette petite municipalité se dessiner.

Il y en a eu, des romans de jeunes professionnels désabusés qui quittent tout pour chercher un sens à leur vie en d'autres lieux, mais celui-ci, on ne l'avait pas encore lu et, en quelque sorte, on l'attendait.

☆☆☆ ½

FRANÇOIS GILBERT

Coma

Montréal, Leméac, 2012, 120 p., 16,95 \$.

De l'autre côté du coma

Énigmatique roman d'ambiance qui nous transporte de Shanghai au Japon, le premier roman de François Gilbert relate une réconciliation à la fois avec le passé et avec soi.

En apercevant sur l'écran géant le nom des villes que nous survolions, j'avais l'impression d'être traversé par mon pays,



FRANÇOIS GILBERT



Il y a ici dans l'écriture une netteté, une précision et une économie de mots qui servent habilement le propos.

agressé par mes souvenirs de voyage scolaire, et de redevenir prisonnier de mon ancienne identité. (p. 16)

Kibuchi Sâto loue une chambre au mois dans un hôtel de Shanghai. Japonais, il a réussi à se faire accepter du personnel de l'établissement, qui avait pourtant des préjugés contre ses compatriotes, hommes d'affaires bruyants et désagréables à ses yeux. Sa vie, faite de routine, lui convient parfaitement. Puis, une femme vient à sa rencontre et le supplie de rentrer au Japon, pour quelques jours seulement, plaide-t-elle. Lui seul peut l'aider à accomplir quelque chose de capital à ses yeux. À contrecœur, il traverse donc la mer du Japon pour suivre cette dame.

Une fois sur place, Kibuchi Sâto se retrouve donc face à sa vie d'avant, celle qu'il souhaitait tant oublier. À tâtons, l'auteur dessine les contours du personnage: il est plutôt jeune, il a déjà été amoureux d'une fille de son âge, Ayako, qui a tenté de se suicider sous ses yeux, en se jetant à l'eau, juste après l'avoir attaqué à l'œil. Elle est depuis dans le coma et cette dame, la mère d'Ayako donc, le croit seul en mesure de l'en sortir. Et même si les souvenirs et les retours en arrière se multiplient dans la tête de Sâto, il n'a pas envie d'aller au chevet d'Ayako, pas envie d'affronter ce qu'il a fui jusqu'en Chine.

Plus intrigant encore, l'apparente froideur du personnage se brise et Kibuchi Sâto lui aussi se comprend mieux, fait la paix avec certains événements du passé et se transforme sous les yeux attentifs du lecteur. Et lorsqu'on aura l'impression qu'il a atteint un nouvel équilibre, d'autres révélations encore, une surprise, et le roman prendra tout à coup un autre sens.

Il y a ici dans l'écriture une netteté, une précision et une économie de mots qui servent habilement le propos, qui participent réellement de cette ambiance d'Orient et de modernité. On est au Japon, le quotidien rempli de codes et de petits rituels nous l'indique, comme les traditions familiales, les conventions sociales. Passionné d'Asie, l'auteur parvient ici parfaitement à nous y transporter. Une très jolie réussite.